

« Pour l'Art »



EL est le titre d'un petit volume, fort joliment édité, que vient de publier un rare et noble artiste, M. J.-J. Nin.

M. Nin, est, à l'heure actuelle, celui qui, parmi les jeunes pianistes, me semble le mieux doué. Bien qu'il possède une technique très sûre, un mécanisme brillant et solide, il ne cherche jamais à étonner son auditoire par des acrobaties digitales. Nin est, avant tout, un musicien. Chez lui le virtuose s'efface constamment devant l'artiste respectueux de la pensée des maîtres.

Ces précieuses qualités, qui sont la caractéristique du talent très fier et très probe de M. Nin, lui ont inspiré cette remarquable plaquette *Pour l'Art*, œuvre d'un artiste doublé d'un philosophe. Cet opuscule est un véritable bréviaire que tout exécutant vraiment consciencieux devrait lire, méditer et relire. Les sept chapitres qui le composent renferment les conseils les meilleurs, les réflexions les plus judicieuses exprimées de façon simple et concise, dans une langue claire et nette. La chose mérite d'autant plus d'être signalée que M. Nin n'est pas français, mais bien créole de Cuba, d'origine espagnole.

M. Nin, commence sa vibrante plaidoirie en s'élevant contre le *mercantilisme* et la *virtuosité*, « le mercantilisme, dont l'âpreté enlaidit tout, parce qu'il aboutit infailliblement à la virtuosité à outrance et quand même ; la virtuosité qui tue l'Art, en affaiblissant notre sensibilité et en faussant notre goût ». En quelques pages vengeresses, Nin dit leur fait aux artistes qui se laissent tenter par l'attrait des gros gains ou du succès à tout prix.

Passant à un autre ordre d'idées, M. Nin demande que l'on élargisse le répertoire actuel de la musique de piano. « C'est surtout, dit-il, le XVIII^e siècle français et italien qui souffre de l'indifférence de nos virtuoses actuels ». L'auteur de *Pour l'Art*, qui a consacré d'intéressantes séances à faire connaître une foule de pièces charmantes de cette époque, est plus qualifié que tout autre pour réclamer, en faveur des vieux maîtres du clavier, une part plus grande sur les programmes. M. Nin avoue que « sans doute, en soumettant au public des œuvres nouvelles ou inconnues (et cela autant pour la musique ancienne que pour la musique moderne), on s'expose à le dérouter dans ses jugements sur l'interprète », mais il se hâte d'ajouter, avec ce désintéressement et cette indépendance qui lui sont habituels : « Tant pis, c'est l'œuvre que l'on doit écouter et non celui qui l'exécute. »

D'après l'éminent pianiste, « il faudrait donner aux programmes une raison d'être, une orientation qui justifie leur existence et leur développement. Le programme doit être l'expression la plus claire des intentions de l'interprète ; son orientation, sa raison d'être, pourront, en tous cas, limiter bien des excès et permettront, surtout, de juger le degré de culture de celui qui l'a composé ». M. Nin consacre ensuite plusieurs paragraphes à la question du *bis*. Il s'élève avec énergie contre cette déplorable habitude et il termine par cette déclaration que les exécutants, quels qu'ils soient, devraient se graver dans la mémoire. « Il n'y a qu'un cas où nous devrions recommencer, c'est lorsque le public n'a pas compris. Mais alors il ne crie jamais *bis* ! Si le public a compris parce nous avons bien joué, c'est que nous avons tous deux fait notre devoir ; alors notre rôle est fini ».

M. Nin voudrait encore « qu'on bannît sévèrement de toute audition publique toute œuvre qui n'est pas absolument originale. » Jamais, d'après lui, les transcriptions, réductions, arrangements, ne devraient figurer sur un programme. « Ce qui est simple doit rester simple ; ce qui est petit doit rester petit ; toute violation de ce principe est un acte de vandalisme ».

Un court chapitre est consacré à ces « œuvres absurdes et hypertrophiées, con-

traies au bon sens et dites de virtuosité. » Nin fait remarquer avec raison, que si ces œuvres sont applaudies « c'est parce qu'elles mettent en jeu la périphérie nerveuse, — la sensibilité extérieure — sans exiger ni la collaboration du cerveau, ni surtout la véritable émotion. » Et il ajoute : « Je comprends qu'on veuille quelquefois effleurer l'âme sans la meurtrir ; mais de là à la chatouiller avec des plumes de paon, il y a une nuance. »

L'ouvrage se termine par d'excellents conseils donnés aux exécutants : « Soyons modestes... Allons aux salles de concerts l'humilité dans l'âme et la musique sous le bras. Mettons celle-ci tout simplement sur le pupitre, comme nous le faisons chez nous, aux heures de bon travail, lorsque seule notre conscience nous écoute, comme le faisaient nos ancêtres... » M. Nin combat la mode, relativement nouvelle, puisqu'elle ne date que de Liszt, de jouer par cœur. Il la trouve sans fondements vraiment artistiques et parfois dangereuse s'il survient une défaillance de mémoire, toujours possible. « A quoi bon sacrifier le bon sens et la logique naturelle à une idée purement conventionnelle, — d'ailleurs moderne — et inspirée souvent par une inutile vanité ?... que sommes-nous, en effet, à côté des œuvres que nous jouons ?... que devient notre faible effort, en comparaison de l'effort immense du créateur de l'œuvre elle-même ?... » Je m'en voudrais de ne pas citer encore les belles lignes que voici : « Jouons donc naturellement, sans fanfaronnade, sans charlatanisme, avec la musique devant nous, quand même nous la saurions par cœur, et nous ferons un pas de plus vers la modestie et la simplicité ; car, en vérité, nous n'avons guère le droit d'être fiers, notre infériorité vis-à-vis de l'œuvre étant trop évidente. Peut-être les applaudissements seront-ils moins nourris, les rappels moins nombreux, les succès moins bruyants. Peut-être aussi des critiques s'élèveront-elles contre nous, car la routine régné parmi les faibles d'esprit !... Peu importe !... Pour nous du moins, la salle de concerts doit être un temple d'où toute vanité sera sévèrement bannie. » Et, conclut M. Nin : « L'applaudissement, lui-même, est-il si nécessaire ? »

Pianistes, violonistes, voire même chanteurs — le petit livre de M. Nin peut être, en effet, profitable à tous, — écouteront-ils ces excellents conseils ? Hélas ! il est permis d'en douter. Il n'en restera pas moins à M. Nin l'honneur de les avoir formulés, et celui, plus grand encore, de mettre constamment en pratique les préceptes qu'il prône avec une si chaleureuse conviction.

Etienne DESTRANGES.

La Saison Russe

au Châtelet

Le Pavillon d'Armide. — Le Festin. — Le Prince Igor

Si les organisateurs de la saison russe ne devaient offrir au public parisien que des spectacles pareils à celui par lequel elle commença, on serait en droit de leur dire qu'après la belle leçon d'humanité musicale qu'ils nous apportèrent l'an dernier avec le simple et troublant *Boris Godounow*, on attendait d'eux autre chose qu'une manifestation chorégraphique qui, dans sa majeure partie, ne présenta qu'un très médiocre intérêt artistique. Au lendemain de l'œuvre de Moussorgsky on ne pouvait entendre sans quelque déception un pot-pourri lyrique dont les danses, si pittoresques fussent-elles, ne parvinrent pas à dissimuler la pau-